



HAL
open science

“ Le cheval, animal diplomatique entre Byzance et l’Occident (IXe-XIIIe s.) ”, dans Byzance et l’Occident VI. Vestigia philologica, éd. E. Egedi-Kovács, Budapest, 2021, p. 113-130

Nicolas Drocourt

► **To cite this version:**

Nicolas Drocourt. “ Le cheval, animal diplomatique entre Byzance et l’Occident (IXe-XIIIe s.) ”, dans Byzance et l’Occident VI. Vestigia philologica, éd. E. Egedi-Kovács, Budapest, 2021, p. 113-130. Byzance et l’Occident VI. Vestigia philologica, éd. E. Egedi-Kovács, Budapest, 2021, 2021. hal-03548002

HAL Id: hal-03548002

<https://nantes-universite.hal.science/hal-03548002>

Submitted on 31 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BYZANCE ET L'OCCIDENT VI.

Vestigia philologica



TRINCIDIOFLORANDIUNTEACIMONTEARRAS
EXQUIRONTMANTANTIKIASOIMODIDINTIS
TUCIFERACLEAFACHOLBOONTARADLYNO
IONONANTLORANISCUICINCINIGALLACURAI
LESNTINISDENTREATERIAEULCHERAIMADIDO
CANDENTISUACCAEMIDIANILRCORNOXONDIT

Byzance et l'Occident VI.
Vestigia philologica

Antiquitas • Byzantium • Renascentia XLV.

Sous la direction de

Zoltán Farkas
László Horváth
Tamás Mészáros

Byzance et l'Occident VI.
Vestigia philologica

Sous la direction de
Emese Egedi-Kovács

Préface par
Andrea Ghidoni

Collège Eötvös József ELTE
Budapest, 2021

Sous la direction de
Emese Egedi-Kovács

Préface par
Andrea Ghidoni

Avec la participation de
Daniella Juhász

Relecture par
Bérénice Soucail
et
Julie Minas

Responsable de l'édition :
Dr. László Horváth, Directeur du Collège Eötvös József ELTE

Conception graphique : Emese Egedi-Kovács

© Les auteurs, 2021
© Emese Egedi-Kovács (éd.), 2021
© Collège Eötvös József ELTE, 2021

Édition réalisée grâce au projet NKFIH NN 124539 – *Textual Criticism
in the Interpretation of Social Context: Byzantium and Beyond*



NATIONAL RESEARCH, DEVELOPMENT
AND INNOVATION OFFICE
HUNGARY

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.
ISSN 2064-2369
ISBN 978-615-5897-46-7

Imprimé en Hongrie par CC Printing Szolgáltató Kft.
Directrice : Ilona Szendy
1118 Budapest, Rétköz u. 55. A/fsz. 2.

Table des Matières

ANDREA GHIDONI Vestigia philologica – <i>Préface</i>	9
 Mythes et rites	
CHRISTINE FERLAMPIN-ACHER Galafur entre Morgane et Alexandre : le désir dans <i>Perceforest</i> , entre Byzance et Occident	17
ANDREA GHIDONI L'initiation de Digenis Akritis : essai anthro-po-littéraire	35
LINDA NÉMETH Perdu dans le labyrinthe des songes littéraires médiévaux	45
LÁSZLÓ HORVÁTH Hypereides: <i>Verteidigungsrede für Euxenippos gegen Polyuktos wegen Landesverrats. Zur Frage der Datierung</i>	53
FILIPPO RONCONI Le dossier hagiographique des saints Cyr et Jean entre Orient et Occident. Quelques précisions à partir du Vat. gr. 1607	71
ELENA NONVEILLER Du solstice d'été à la Saint-Jean : persistance de rites saisonniers païens dans le christianisme oriental et occidental	99

Anthropologies et cultures

NICOLAS DROCOURT

Le cheval, animal diplomatique entre
Byzance et l'Occident (IX^e-XIII^e s.) 113

ROMINA LUZI

Le sentiment anti-latin dans quelques romans vernaculaires d'amour ... 131

BENOÎT GRÉVIN

Conceptualiser le « Grec » et la « nation grecque » dans l'Italie
du XIII^e siècle (1190-1290). L'apport de l'*ars dictaminis*
(sources théoriques et pratiques) 143

JUDIT CSÁKÓ

La *Descriptio Europae Orientalis* et ses rapports avec la tradition
historique hongroise. La Pannonie en tant que le pâturage des Romains
(*pascua Romanorum*) dans les textes littéraires médiévaux 175

GÉZA SZÁSZ

La représentation de la société hongroise dans le corpus des Voyages 195

PAUL-VICTOR DESARBRES

Jacques de Vintimille Rhodien (ca. 1512-1583) : poète et traducteur
Gallogrec ou « étrange » 209

TIVADAR PALÁGYI

« Un rhapsode de salon » sans génie : retour aux enjeux du débat sur
l'épopée byzantine au début du XX^e siècle 235

Le cheval, animal diplomatique entre Byzance et l'Occident (IX^e-XIII^e s.)

Nicolas Drocourt

Université de Nantes

Chevaux et équidés apparaissent de manière relativement fréquente dans les sources relatives aux contacts entre Byzance et l'Occident chrétien. Que ces contacts soient de nature militaire ou pacifique, de tels animaux sont souvent mentionnés, principalement dans les sources narratives, latines ou grecques. Les chevaux en particulier constituent un moyen évident et pratique dont disposent les hommes pour se déplacer entre les territoires de ces deux entités. Si ce constat est valable sur les voies de communication terrestre de l'Empire byzantin, il l'est aussi chez plusieurs de ses voisins, notamment en terres d'Islam¹, que je n'aborderai pas ici. En outre, le rôle et la place des chevaux dans les dons diplomatiques entre cours ont déjà été mis en valeur, précisément dans le cadre des relations avec l'Occident².

Au-delà de ces deux aspects, je souhaiterais ici présenter et analyser quelques cas illustrant une autre dimension associée à la présence des chevaux en contexte de rencontre diplomatique. Ils mettent en exergue

¹ Pour le monde byzantin, on renverra à l'article de synthèse d'Anna Avramea, « Land and Sea Communications, Fourth-Fifteenth Century », In : *The Economic History of Byzantium, from the Seventh Through the Fifteenth Century*, sous la direction de Angeliki E. Laiou, 3 vol., Washington D.C., Dumbarton Oaks, 2002, vol. I, p. 57-90 ; pour les communications, la voie postale et la poste en terres d'Islam : Adam J. Silverstein, *Postal Systems in the Premodern Islamic World*, New York, Cambridge University Press, 2007. Sur l'usage des équidés de manière plus spécifique dans la diplomatie byzantine et les déplacements des délégations officielles, principalement étrangères dans l'Empire : Nicolas Drocourt, *Diplomatie sur le Bosphore. Les ambassadeurs étrangers dans l'Empire byzantin des années 640 à 1204*, Louvain, Peeters, 2015, p. 407-412.

² Voir en particulier Nicolas Drocourt, « Les animaux comme cadeaux d'ambassade entre Byzance et ses voisins (VII^e-XII^e siècle) », In : *Byzance et ses périphéries. Hommage à Alain Ducellier*, sous la direction de Bernard Doumerc et Christophe Picard, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2004, p. 67-93, ici p. 74-80 ; Idem, « Animals as Diplomatic Gifts : from Species to Political Uses », In : *Handbook of Animals in Byzantium*, sous la direction de Premyslaw Marciniak and Andreas Rhoby, à paraître.

le rôle symbolique que certains – ambassadeurs ou souverains – souhaitent conférer à ces équidés, ou à d'autres (mules, mulets, ânes) plus rarement. Replacés dans le contexte des relations diplomatiques, ces exemples conduiront à s'interroger sur la fonction très politique quelquefois dévolue au cheval lorsque des souverains se rencontrent directement, ou, le plus souvent, à distance par le biais de leurs représentants officiels et pour un temps limité. Les chevaux ont souvent retenu l'attention des médiévistes, notamment ces derniers temps, et, quelquefois, pour des raisons d'ordre pratique, en particulier à Byzance – songeons à celles qui concernent l'art vétérinaire par exemple³. Qu'en est-il de l'usage du cheval dans une optique de représentation de soi et du pouvoir lors des contacts et rencontres diplomatiques ?

I. Le cheval en représentation. Équidés et dignité des souverains et de leurs ambassadeurs

À lire les sources relatant les déplacements de délégations diplomatiques comme le séjour des émissaires officiels dans l'Empire médio-byzantin, les chevaux paraissent omniprésents, en particulier à Constantinople, cœur du pouvoir des *basileis*. Il est bien connu, par exemple, que plusieurs ambassadeurs étrangers ont pu assister à des courses de chevaux données à l'hippodrome⁴. Le cas de la délégation tarsiote en 946 est quelquefois souligné car il a été décrit dans le fameux chapitre quinze du second livre du *De cerimoniis*⁵. Le fait n'est point nouveau à l'époque médio-byzantine,

³ Voir ainsi les récents ouvrages collectifs : *Le cheval au Moyen Âge*, sous la direction d'Elisabeth Lorans, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2017 ; *Le cheval dans la culture médiévale*, sous la direction de Bernard Andenmatten, Agostino Paravicini Bagliani et Eva Pibiri, Florence, Edizioni del Galluzzo, 2015. Sur le cheval à Byzance, voir Taxiarchis G. Koliass, « The Horse in the Byzantine World », In : *Le cheval dans les sociétés antiques et médiévales*, sous la direction de Stavros Lazaris, Turnhout, Brepols, 2012, p. 87-97. Pour les conceptions vétérinaires du cheval à Byzance, on se reportera aux études de Stavros Lazaris, et en particulier sa synthèse récente : « Veterinary Medicine », In : *A Companion to Byzantine Science*, sous la direction de Stavros Lazaris, Leyde-Boston, Brill, 2020, p. 404-428, et les références bibliographiques qui lui sont associées.

⁴ Drocourt, *Diplomatie sur le Bosphore*, *op. cit.*, p. 586-589. Ces courses en présence des émissaires relèveraient davantage des « courses occasionnelles » que des courses plus régulières « du calendrier », cf. Gilbert Dagron, « Organisation et déroulement des courses d'après le *Livre des cérémonies* », *Travaux et Mémoires*, n° 13, 2000, p. 1-200, ici p. 128.

⁵ Constantinus Porphyrogenitus, *De Cerimoniis aulae byzantinae libri duo*, éd. Johann Jakob Reiske, 2 vol., Bonn, Weber, 1829-1830, II, 15, p. 588-590 ; voir la nouvelle édition et traduction

et d'autres exemples d'ambassadeurs barbares reçus à l'hippodrome existent avant le début du VII^e siècle⁶. Si Byzance partage avec l'Islam un grand intérêt pour la culture équestre, les émissaires latins ne sont pas en reste dans cette curiosité pour les courses. Comme nous l'apprend le chrysobulle conclu avec Pise en octobre 1111, les émissaires de cette cité ont demandé auparavant l'obtention d'une loge spécifique à l'hippodrome. Cette sollicitation fut satisfaite⁷. Notons que, la même année, le roi Sigurd de Norvège est accueilli par Alexis I^{er} à Constantinople lors de son retour de pèlerinage depuis Jérusalem et se voit lui aussi convié à un spectacle à l'hippodrome⁸. Cette tradition de réception d'un prince, fût-il Latin, ne se perd pas jusqu'à la fin du siècle, et il y a tout lieu de considérer que ce que Guillaume de Tyr présente en 1171 comme des réjouissances des « cirques » de la ville impériale désigne là encore des courses à l'hippodrome à l'occasion de la réception du roi Amaury I^{er} de Jérusalem⁹. Il est indéniable que ces courses n'ont pas uniquement une dimension équestre. Les historiens ont largement démontré dans quelle mesure elles relevaient aussi des formes d'expression du pouvoir impérial dans une arène très politique¹⁰. À l'évidence, les émissaires

de ce texte : *Constantin VII Porphyrogénète, Le Livre des cérémonies*, sous la direction de Gilbert Dagron et Bernard Flusin, Paris, 2020, ici t. III, p. 132-135.

⁶ Gilbert Dagron, *L'hippodrome de Constantinople. Jeux, peuple et politique*, Paris, Gallimard, 2011, p. 155 et 161, avec les références. Voir aussi, dans le cas des réceptions de souverains étrangers, l'étude de Martin M. Vučetić, *Zusammenkünfte byzantinischer Kaiser mit fremdem Herrschern (395-1204): Vorbereitung, Gestaltung, Funktionen*, 2 vol., Berlin, Lit, 2021, vol. I, p. 263-266 (je remercie Martin M. Vučetić de m'avoir fait part des épreuves de son ouvrage avant sa publication).

⁷ *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente cristiano et coi Turchi fino all'anno 1531*, éd. G. Müller, Florence, M. Cellini e C., 1879, p. 44 (en grec) et p. 53 (en latin) ; Franz Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*, 2. Teil, *Regesten von 1025-1204*, zweite, erweiterte und verbesserte Auflage, bearbeitet von P. Wirth. Mit Nachträgen zu Regesten Faszikel 3, Munich, Beck, 1995, n° 1255 ; voir aussi Dagron, *Hippodrome*, *op. cit.*, p. 26.

⁸ Krijnie Ciggaar, *Western Travellers to Constantinople. The West and Byzantium, 962-1204 : Cultural and Political Relations*, Leiden-Boston, Brill, 1996, p. 111-112, avec les références ; Elisabeth Malamut, *Alexis I^{er}*, Paris, Ellipses, 2007, p. 171, qui rappelle les dons alors échangés entre les deux souverains ; Alexandru Ș. Anca, *Herrschaftliche Repräsentation und kaiserliches Selbstverständnis. Berührung der westlichen mit der byzantinischen Welt in der Zeit der ersten Kreuzzüge*, Münster, Rhema, 2010, p. 76-77.

⁹ Willelmus Tyrensis, *Chronicon*, éd. R.B.C. Huygens, Turnhout, Brepols, 1986, XX, 23, p. 945 ; cf. Anca, *Herrschaftliche Repräsentation*, *op. cit.*, p. 80.

¹⁰ Dagron, *Hippodrome*, *op. cit.*, *passim*

officiels, et encore plus les souverains eux-mêmes qui en furent les spectateurs privilégiés, n'en restèrent pas des témoins insensibles – quoique les sources manquent pour le certifier¹¹.

Employés en faveur de rituels politiques dans le cadre des courses, les chevaux incarnent aussi une forme de représentation politique. Ils apparaissent alors de manière plus individuelle et en lien souvent étroit avec le cavalier qui les monte. Un cas est resté célèbre. Il concerne le séjour de l'évêque Arnulf de Milan qui sert et défend alors les intérêts diplomatiques de l'empereur romain germanique Otton III, au tout début du XI^e siècle. Si l'on en croit une source milanaise postérieure, l'ambassadeur n'aurait pas hésité à parader dans la capitale byzantine, monté sur le cheval qui lui avait été offert par son souverain. Arnulf ne ménagera pas ses effets car sa monture arborait des fers d'or fixés à ses sabots par des clous argentés. Bien plus, et toujours d'après cette source latine postérieure, l'impression qu'il produisit se répandit jusqu'au palais de Basile II. Elle y suscita de l'admiration tant pour le légat que pour son maître, Otton III¹². Ce récit a souvent été remarqué par les historiens¹³.

Certains d'entre eux l'ont d'ailleurs mis en parallèle avec un second qui, d'une certaine manière, le prolonge. Il met aussi en scène un autre envoyé officiel agissant au nom du pouvoir impérial germanique auprès d'un autre *basileus*, moins d'une trentaine d'années après Arnulf. En 1028, au nom de

¹¹ De manière significative, un Liudprand de Crémone, au milieu du X^e siècle, n'évoque en aucun cas ces séances à l'hippodrome dans les deux récits qu'il donne de ses deux missions diplomatiques en 949-950 et en 968 (respectivement le sixième livre de l'*Antapodosis* et sa *Relatio de legatione Constantinopolitana*) : cf. Liudprand de Crémone, *Œuvres*, trad. et commentaire de François Bougard, Paris, CNRS éditions, 2015.

¹² Landulf, *Historia mediolanensis*, II, 18, éd. L.C. Bethmann et W. Wattenbach, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores (désormais MGH, Ss), VIII, Hanovre, 1848, p. 55-56. La mission date de 1001-1002, voir en dernier lieu : *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit, 867-1025*, nach Vorarbeiten Friedhelm Winkelmanns erstellt von Ralph-Johannes Lilie et alii, Berlin-Boston, De Gruyter, 2013, # 20 579.

¹³ Cf. Ciggaar, *Western Travellers, op. cit.*, p. 214-215 ; Daniel Nerlich, *Diplomatische Gesandtschaften zwischen Ost- und Westkaisern, 756-1002*, Berne-New York, Peter Lang, 1999, p. 162 ; Juan Signes Codoñer, « Viajeros y embajadores a Constantinopla desde Carlomagno hasta la primera cruzada », In : *Caminos de Bizancio*, éd. M. Cortés Arrese, Cuenca, 2007, p. 175-213, ici p. 197-198 ; Sebastian Kolditz, « Leo von Synada und Liudprand von Cremona. Untersuchungen zu den Ost-West-Kontakten des 10. Jahrhunderts », *Byzantinische Zeitschrift*, n° 95/2, 2002, p. 509-583, ici p. 578-579 ; voir enfin Tobias Hoffmann, « Von verlorenen Hufeisen und brennenden Nüssen – Über Konflikte im Rahmen des “diplomatischen” Zeremoniells des byzantinischen Kaiserhofes », In : *Transcultural Approaches to the Concept of Imperial Rule in the Middle Ages*, éd. Ch. Scholl, T. R. Gebhardt et J. Clauss, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2017, p. 221-244, ici p. 233-234.

Conrad II, l'évêque Werner de Strasbourg et le comte Manegold de Werden sont à leur tour dans la capitale byzantine, pour négocier là encore une alliance matrimoniale. Si l'on en croit un témoignage latin, lui aussi postérieur d'un siècle, le comte Manegold souhaite faire croire en la supériorité de son propre camp en exhibant à son tour son cheval doté de fers en cuivre jaune (*auricalcum*), autrement dit des fers suffisamment dorés pour laisser croire qu'ils étaient totalement en or. Le moine Berthold qui relate l'affaire assure même que l'émissaire usa d'un subterfuge supplémentaire. Pour gagner en crédibilité auprès des Byzantins qu'il croiserait à cheval, il eut l'idée d'ordonner qu'un des fers fût effectivement constitué d'or véritable, et qu'il devait être légèrement mal accroché au sabot de son cheval. Il s'assura que ce fer se détacherait dès la mise au trot : en tombant, on pourrait authentifier qu'il était bien en or, laissant croire que cela était aussi le cas pour les trois autres fers¹⁴.

Un tel récit ne manque pas d'intérêt, et même d'un certain piquant. On veillera toutefois à ne pas lui accorder trop de crédit. D'autres aspects de l'assez longue description du séjour de ce comte à Constantinople mettent en évidence combien il aurait su triompher d'autres déconvenues et mauvaises surprises réservées par la cour byzantine¹⁵. Mis à l'écrit au début du XII^e siècle, dans un contexte tout autre qu'un siècle plus tôt au moment du contact officiel en question, et rédigé sur fond de tensions nouvelles entre Byzance et le monde latin du fait des croisades, un tel témoignage n'hésite pas à verser dans l'exagération. Celle-ci est sciemment à charge contre Byzance. L'ambassadeur, et représentant d'un empereur romain germanique qui plus est, s'y doit donc d'être supérieur et d'afficher une forme de domination face à l'empereur¹⁶. C'est là une rhétorique présente dans bien d'autres témoignages, notamment

¹⁴ *Bertholdi Narratio quomodo portio sanctae crucis Werdeam pervenerit*, éd. O. Holder-Egger, MGH, Ss, XV/2, Hanovre, 1888, p. 769, l. 27-34 ; sur cet épisode : Signes Codoñer, « Viajeros y embajadores », art. cit., p. 198. On trouve une mention d'événements proches dans une saga du XIII^e siècle relative à la venue de Sigurd de Norvège : Hoffmann, « Von verlorenen Hufeisen », art. cit., p. 230, n. 26, avec les références.

¹⁵ Voir Drocourt, *Diplomatie sur le Bosphore*, op. cit., p. 664-665, avec les références bibliographiques. Faut-il, en outre, oublier de mettre en parallèle le nom même de ce comte, Manegold (*Manegoldus*), avec son intérêt pour l'or et ses usages ? L'anthroponymie est ici parlante. Je dois cette suggestive idée à Christine Ferlampin-Acher que je remercie.

¹⁶ Sur l'image du *basileus* dans les sources latines et dans le contexte des premières croisades, voir désormais : Marc Carrier, *L'autre chrétien pendant les croisades : les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin (1096-1261)*, Saarbrücke, Editions universitaires européennes, 2012 ; Clément Wingler, *Construire pour soumettre. L'image du basileus dans la littérature française et allemande des croisades*, Paris, EHESS, 2016.

arabes, dès lors qu'il s'agit pour un chroniqueur de décrire une entrevue diplomatique et témoigner de la supériorité d'un camp sur un autre¹⁷. Dans les deux cas latins qui précèdent, ce triomphe passe de manière symptomatique par l'exhibition que l'émissaire officiel donne de sa prétendue richesse ou supériorité par le biais de son cheval et de son équipement.

II. *Entre arrogance et humilité*

Que la monture constitue une manière de prolongement même de l'ambassadeur, cela est encore démontré par un autre témoignage, grec celui-ci. Il est donné par Georges Akropolitès, le célèbre chroniqueur contemporain de l'Empire de Nicée. Dans une capitale impériale passée aux mains des Latins depuis 1204, l'arrivée d'un légat pontifical près de 10 ans plus tard ne passe pas inaperçue, tant du nouveau pouvoir impérial que des habitants grecs de Constantinople. Si le représentant du pape Innocent III souhaitait « soumettre tout le monde à l'autorité de l'ancienne Rome » et assurer de la sorte « la primauté du pape parmi tous les évêques », son tempérament, jugé sauvage (ἄγριος), et son attitude, preuve de son arrogance (ἀλαζονεία), passèrent aussi par d'autres biais aux yeux de ses détracteurs. Ses attributs vestimentaires, leur couleur, et l'harnachement de son cheval ne manquèrent pas en effet de retenir l'attention, comme le rapporte Akropolitès. Le cardinal Pélage, en sa fonction de légat « comme le qualifient les Latins », se présenta avec ses sandales « teintes en rouge » (ἐρυθροβαφῆ), tout comme ses habits et, fait significatif que ne manque pas de souligner le chroniqueur grec, la selle et les brides de son cheval étaient d'une couleur identique¹⁸.

Bien des éléments paraissent significatifs dans le récit d'Acropolitès. À le lire, l'arrogance du légat passe tant par la défense qu'il fait de la primauté pontificale, véritable pierre d'achoppement avec les Byzantins, que par son accoutrement et sa couleur. La teinte rouge des chaussures du légat est pleinement confirmée par un autre témoignage grec, d'autant plus remarquable qu'il émane d'un éminent prélat byzantin, Nicolas Mésaritès. Ce dernier a personnellement rencontré, à Constantinople, le légat en question au nom de l'empereur

¹⁷ Cela relève de ce que j'ai pu nommer la « rhétorique des ambassades » : Drocourt, *Diplomatie sur le Bosphore*, op. cit., 2015, p. 38 et s.

¹⁸ *Georgii Acropolitae opera recensuit* Augustus Heisenberg. *Editionem anni MCMIII correctionem curavit* Peter Wirth, vol. I, *Historia*, § 17, Stuttgart, Teubner, 1978, p. 218 ; Georges Acropolitès. *Chronique du XIII^e siècle. L'Empire grec de Nicée*, trad. Jean Dayantis, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 23 pour la traduction.

de Nicée Théodore I^{er} Laskaris¹⁹. Mésarités assure ainsi que le représentant d'Innocent III refusa de répondre à ses premières questions, mais qu'il mit un point d'honneur à lui montrer sa chaussure rouge, affirmant que les successeurs de saint Pierre disposaient du droit de les porter – et que ce droit leur avait été concédé par l'empereur Constantin en personne²⁰. On notera que Mésarités ne resta pas sans réponse face à cette attitude et à l'argumentaire du légat : il lui répondit à la fois sur le fond mais aussi, et d'abord, en lui montrant à son tour ses propres sandales de cuir rouge²¹.

Mésarités n'évoque nullement la couleur de la selle ni des brides du cheval du légat, à la différence d'Akropolitès. Cependant le cheval n'est pas absent de son riche témoignage. Il avance ainsi qu'une fois arrivé à Constantinople depuis Nicée, on lui proposa une nouvelle monture pour rallier l'église Sainte-Sophie où devaient se tenir l'entrevue et les échanges théologiques. Il refusa cette proposition car, dit-il, le coursier en question était plus blanc que neige, de caractère espiègle et couvert sur son dos d'un extravagant tapis de selle. Une telle richesse était de trop pour l'émissaire de Théodore I^{er}, notamment car elle illustrait à ses yeux l'arrogance des Latins. De fait, lui et ses acolytes firent le choix de leur monture traditionnelle : des mulets²².

Cet épisode est fécond pour nos réflexions. Par deux aspects différents et complémentaires, le cheval diplomatique se retrouve au cœur des rivalités symboliques entre deux souverains qui discutent à distance. En outre, il déplace les tensions de la question relative à l'union des Églises vers une rivalité de parade, où le cheval et son accoutrement ont tout leur poids. Il est regrettable que nous ne disposions point de la vision latine de la rencontre, car les deux témoignages grecs sont évidemment à charge contre le légat pontifical. Par le refus de monture attestée chez Mésarités, la rivalité se joue entre l'arrogance latine et l'humilité byzantine. Cette arrogance passe aussi par les prétentions pontificales au port d'une couleur qui est symbole de pouvoir

¹⁹ Augustus Heisenberg, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und die Kirchenreunion*, III, Munich, 1923, § 16-18, p. 22-23 ; *Nicholas Mesarites. His Life and Works (in Translation)*, translated with notes and commentary by Michael Angold, Liverpool, Liverpool University Press, 2017, p. 264-266. Voir aussi Ruth Macrides, *The History. George Akropolite*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 155-156, n. 1.

²⁰ Heisenberg, *Neue Quellen*, II, *op. cit.*, § 16, p. 22, l. 16-19 et 30-31.

²¹ Heisenberg, *Neue Quellen*, II, *op. cit.*, § 17, p. 22-23. Dans une logique de surenchère, il avance qu'elles brillaient bien plus que celles du légat.

²² Heisenberg, *Neue Quellen*, II, *op. cit.*, § 14, p. 20-21 ; *Nicholas Mesarites*, transl. Angold, *op. cit.*, p. 263-264.

impérial²³. La pourpre, couleur impériale, se trouve ainsi concurrencée par le rouge revendiqué par la papauté²⁴. L'épisode rappelle en outre combien cette dernière couleur est alors en train de devenir une couleur cardinalice, et le légat en question est bien le cardinal-évêque d'Albano²⁵. Mais surtout, d'après Akropolitès, le port de cette couleur, avec les prétentions qu'elle charrie, ne se limite donc pas aux seuls vêtements. En choisissant une selle et des brides rouges elles aussi, le légat démontre combien sa monture est étroitement associée à ces mêmes prétentions : son cheval est un prolongement du représentant officiel et cardinal-évêque qu'il est, et, partant, du pape lui-même. On ne saurait en fin de compte, sur le plan symbolique, séparer l'animal de celui qui le monte, le légat pontifical et, par extension, le souverain pontife²⁶.

Inversement, ce peut être l'arrogance ou la suffisance byzantine que certains témoignages latins raillent. Si l'on en croit Guillaume de Jumièges, le duc normand Robert I^{er}, sur la route de pèlerinage vers Jérusalem, serait entré dans Constantinople juché sur une mule, tout en distribuant de l'or aux Byzantins. Il s'agissait là de tordre le cou à l'idée que les Francs – et Latins plus largement – étaient cupides et avides d'or²⁷. L'humilité demeure relative cependant, car le chroniqueur latin précise que ledit mulet était ferré d'or... et le témoignage de Guillaume est pleinement rédigé dans le but de montrer que les Normands n'ont rien à envier à Byzance – ce qui explique la suite du récit montrant le duc

²³ Quoique le rouge cardinalice semble aussi renvoyer au sang du Christ : Michel Pastoureau, *Rouge. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2016, p. 68.

²⁴ On soulignera d'ailleurs que c'est bien la couleur rouge (ἐρυθρά) et non pourpre (πορφύρα) qui est ici exhibée d'après Akropolitès ; on ne peut douter de la méconnaissance de la nuance induite par ces deux termes et les deux couleurs associées. Plus largement sur la revendication de la couleur rouge par la papauté : Pastoureau, *Rouge, op. cit.*, p. 69.

²⁵ Pastoureau, *Rouge, op. cit.*, p. 68 ; voir aussi Bernard Berthod, « From Papal Red to Cardinal Purple: Evolution and Change of Robes at the Papal court from Innocent III to Leo X, 1216-1521 » In : *Robes of Honor. The Medieval World of Investiture*, ed. Stewart Gordon, New York, Palgrave, 2001, p. 315-331, ici p. 315 et p. 324.

²⁶ Voir aussi Agostino Paravicini Bagliani, *Le Bestiaire du Pape*, Paris, Les Belles Lettres, 2018, p. 71 et s., notamment pour la question du cheval blanc associé aux papes et à la papauté, et p. 82-83 sur la valeur symbolique du mulet.

²⁷ Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum Ducum*, VI, 11 (12), dans *The Gesta Normannorum ducum of William of Jumièges, Orderic Vitalis and Robert of Torigni*, edited and translated by Elisabeth van Houts, Oxford, Clarendon Press, 1995, vol. II, p. 82-85. Sur cet épisode : Michael Angold, « Knowledge of Byzantine History in the West: The Norman Historians (11th and 12th centuries) », *Anglo-Norman Studies. Proceedings of the Battle Conference 2002*, n° 25, 2003, p. 19-33, ici p. 28, qui souligne que la version première de ce récit, sous la plume de Dudon de Saint Quentin, ne fournit pas de tels détails.

normand qui refuse tout cadeau de la part du *basileus*. Au point toutefois que de tels détails, et d'autres, sont légitimement jugés douteux, voire non historiques²⁸.

D'autres mules et mulets apparaissent dans le cadre d'un autre contact entre souverains dont la portée diplomatique est certaine. Dans un tel cas qu'il faut détailler, la symbolique l'emporte une fois de plus, démontrant qu'il convient de voir autre chose que des animaux derrière un don officiel. Si l'on en croit Arnold de Lübeck dans sa *Chronica Slavorum*, le duc de Saxe et de Bavière, Henri le Lion, de retour de pèlerinage depuis la Terre sainte, se serait vu offrir par l'empereur Manuel I^{er} Comnène pas moins de quatorze mulets chargés d'or, d'argent et d'autres vêtements de soie²⁹. Mais le duc aurait refusé un tel don, ne demandant au *basileus* que de recevoir sa faveur en retour – et ce dernier, finalement, de lui offrir des reliques des saints, reliques que le duc aurait demandées au préalable. Ce témoignage est digne d'intérêt là encore. Le refus de recevoir un don officiel est souvent considéré comme une offense, mais ce n'est pas le sens qu'Arnold de Lübeck veut donner à ce passage, dont l'historicité est discutée, elle aussi³⁰. Puisqu'Arnold précise que l'empereur fit finalement un autre don, il faut croire qu'il n'y eut pas offense, ou que celle-ci demeura minime.

Le refus de recevoir les mulets comme don initial de Manuel est toutefois significatif. Serait-ce un cadeau trop indigne pour le duc, dont le prestige

²⁸ Angold, « Knowledge of Byzantine History », art. cit., p. 28-29, qui suppose une contamination des récits épiques avec cette supposée rencontre, mais le pèlerinage du duc l'est bien (historique), tout comme sa mort à Nicée lors de son retour, en 1035. Voir aussi Elisabeth van Houts, « Normandy and Byzantium in the Eleventh Century », *Byzantion*, n° 55, 1985, p. 544-559, ici p. 544-548 et 556-557, et Krijnie N. Ciggaar, *Western Travellers to Constantinople*, p. 138, 169 et 179, qui souligne l'historicité de sa présence dans l'Empire byzantin, et les réécritures postérieures ; c'est notamment le cas avec le *Roman de Rou*, éd. Anthony J. Holden, Paris, Picard, 1970, I, p. 275 et s. : sur ce dernier, et sur Guillaume de Jumièges pour le passage ici concerné : Hoffmann, « Von verlorenen Hufeisen », art. cit., p. 223-228.

²⁹ Arnold de Lübeck, *Chronica Slavorum*, éd. G.M. Pertz et J.M. Lappenberg, MGH, SRerGerm, 14, Hanovre, 1868, repr. 1995, I, 12, p. 30 : « ...[l'empereur] *dedit ei quattuordecim mulos, oneratos auro et argento et sericis vestibus* ». Sur ce passage, voir Holger A. Klein, « Eastern Objects and Western Desires : Relics and Reliquaries between Byzantium and the West », *Dumbarton Oaks Papers*, n° 58, 2004, p. 83-314, ici p. 285, n. 16, de même que Peter Schreiner, « Diplomatische Geschenke zwischen Byzanz und dem Westen ca. 800-1200: Eine Analyse der Texte mit Quellenanhang », *Dumbarton Oaks Papers*, n° 58, 2004, p. 251-282, ici p. 281-282, n° 50 ; Anca, *Herrschaftliche Repräsentation*, op. cit., p. 82-85 ; et Vučićić, *Zusammenkünfte byzantinischer Kaiser mit fremdem Herrschern*, op. cit., vol. II, #115 et #117, p. 136-139.

³⁰ Voir Klein, « Eastern Objects », art. cit., p. 284 et ses références note 9 ; Schreiner, « Diplomatische Geschenke », art. cit., p. 260. Sur l'offense de refuser un don officiel : Jean-Marie Moeglin (dir.), Stéphane Péquignot, *Diplomatie et "relations internationales" au Moyen Âge, IX^e-XV^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2017, p. 214.

et la puissance sont déjà grands en Occident au même moment ? Possible, d'autant qu'aux yeux d'un prince chrétien rien ne remplace des reliques sacrées, et Constantinople en est bien la capitale incontestée, « Nouvelle Jérusalem » en ce sens depuis le VII^e siècle. La diplomatie est souvent affaire de réciprocité, et, vue de la cour impériale au moins, l'offre de quatorze mulets peut être interprétée comme la réponse aux dons initiaux d'Henri le Lion, lors de son passage à Constantinople sur le chemin d'aller vers la Terre sainte en avril 1172. Le duc avait en effet offert au *basileus* des chevaux couverts de selles magnifiques, entre autres dons³¹. Le geste du *basileus* s'inscrirait dans une logique de réciprocité, mais le duc refuse donc ses mulets et, surtout, leurs riches charges...peut-être car la réciprocité demeure inégale : quelle valeur représentent des mulets – fussent-ils chargés d'or, d'argent et de soie – face aux chevaux offerts initialement par le duc³² ? Cette asymétrie est justifiée d'une certaine manière car bien d'autres exemples démontrent combien les chevaux sont des dons privilégiés entre cours impériales, précisément entre Byzance et ses voisins, occidentaux chrétiens comme musulmans³³. Notons cependant que le mulet peut jouir d'un réel prestige symbolique, au même titre que le cheval, et ce d'après une référence vétéro-testamentaire qui lie la mule à l'onction royale³⁴. Au reste, plus que les seuls mulets, ce sont aussi les métaux et matières précieuses (or, argent, soie) impériaux qui cèdent le pas devant les reliques, insignes cadeaux pour un prince chrétien. Ces dernières surpassent à l'évidence tout autre don, et, dans ce passage, le duc finit par les posséder, obtenant gain de cause face au *basileus*. Vrai, exagéré, voire faux, cet épisode dit long aussi des hiérarchies des différents cadeaux diplomatiques entre cours³⁵.

³¹ Arnold de Lübeck, *Chronica*, I, 3, p. 18 : « *equos pulcerrimos sellatos et vestitos (...)* » ; cf. Klein, « Eastern Objects and Western Desires », art. cit., p. 285 et n. 11.

³² Il est vrai que la réciprocité du don de Manuel I^{er} est en partie à nuancer : lors de la première rencontre entre les deux souverains, au printemps 1172, l'entrevue se serait terminée par des dons de vêtements et d'étoffes précieux au duc et à ses chevaliers, quoique cédés par l'impératrice Marie d'Antioche : Arnold de Lübeck, *Chronica*, I, 5, p. 20-21, cf. Klein, « Eastern Objects », art. cit., p. 285, et Elisabeth Malamut, « Les cadeaux entre souverains byzantins et étrangers aux XII^e-XV^e siècles », In : *De la guerre à la paix en Méditerranée médiévale. Acteurs, propagande, défense et diplomatie*, sous la direction de Elisabeth Malamut et Mohamed Querfelli, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2021, p. 239-265, ici p. 252.

³³ Cf. Drocourt « Les animaux comme cadeaux d'ambassade », art. cit., p. 68-69, et 74-79.

³⁴ 1 Rois, I, 33-34, comme le souligne Paravicini Bagliani, *Le Bestiaire du Pape*, op. cit., p. 83 ; les papes en feront usage, comme l'attestent les sources à partir de la fin du XIII^e siècle.

³⁵ Sur l'usage fait par le duc Henri des reliques : Einar Joranson, « The Palestine Pilgrimage

III. De l'humilité à l'humiliation : des chevaux (et équidés) au droit des gens

On passe toutefois facilement de l'humilité à l'humiliation, et le fameux Liudprand de Crémone en donne la mesure au milieu du x^e siècle. Est-il encore utile de revenir ici sur l'échec patent de son ambassade sur le Bosphore en 968³⁶ ? Le signe évident de cet échec est le cadeau diplomatique avec lequel il repart : deux chèvres sauvages – mais ni soieries, ni chevaux, ni reliques³⁷. Les atteintes à la dignité de l'ambassadeur, dans son cas, vont sans doute plus loin, et de nouveau les équidés réapparaissent. Avec lui, on passe ainsi de l'humilité revendiquée, affichée ou déduite des attitudes et des textes, à des formes d'humiliation.

Dès le début de sa longue relation de mission, il avance ainsi que son entrée dans Constantinople fut marquée par la première déconvenue d'une longue série : il dut abandonner sa monture dont on le jugea indigne³⁸. C'est donc à pied, avec les autres membres de sa suite qu'il fit son entrée et se rendit au palais impérial. C'est bien là une première humiliation car elle le place de fait sur un pied d'égalité avec ses compagnons de voyage, sans distinction possible désormais avec eux³⁹ – de même, sans doute, qu'avec le commun résident de Constantinople, piéton lui aussi⁴⁰. Cette interdiction de monture semble

of Henry the Lion », In : *Medieval and Historiographical Essays in Honor of James Westfall Thompson*, ed. James L. Cate and Eugen N. Anderson, Chicago, The University of Chicago Press, 1938, p. 146-225, ici p. 213-217.

³⁶ Dans une historiographie très abondante sur Liudprand et ses missions diplomatiques, on consultera en dernier lieu : Tobias Hoffmann, « Diplomatie in der Krise. Liutprand von Cremona am Hofe Nikephoros II. Phokas », *Frühmittelalterliche Studien. Jahrbuch des Instituts für Frühmittelalterforschung der Universität Münster*, n° 43, 2009, p. 113-178.

³⁷ *Relatio de legatione*, § 38 (p. 203, éd. Chiesa), Liudprand de Crémone, *Oeuvres*, trad. Bougard, *op. cit.*, p. 397, et n. 136, p. 541, qui traduit par « chèvres », nous suivons cette traduction, préférable aux « chevreaux » que je donnais : Drocourt, « Les animaux comme cadeaux d'ambassade », art. cit., p. 69 ; Schreiner, « Diplomatische Geschenke », art. cit., n° 18, p. 274, et p. 263 (« zwei Ziegen ») ; Hoffmann, « Diplomatie in der Krise », art. cit., p. 168, est plus hésitant (« zwei Rehe oder ziegen [*capreis*] »). P. Squatriti traduit par « wild goats » dans *The Complete Works of Liudprand of Cremona*, translated with an introduction and notes by Paolo Squatriti, Washington D.C., The Catholic University of America Press, 2007, p. 262.

³⁸ *Relatio*, §2, trad. Bougard, *op. cit.*, p. 367.

³⁹ La question demeure ouverte de l'usage de chevaux pour les vingt-cinq membres de sa délégation, chiffre donné par Liudprand : *Relatio*, §2, trad. Bougard, *op. cit.*, p. 392-393.

⁴⁰ N'importe qui ne monte pas à cheval ; l'interdiction en est faite aux juifs par exemple, même relevant des élites, au témoignage de Benjamin de Tudèle au XI^e siècle, qui signale toutefois l'exception accordée à un juif proche de Manuel I^{er} Comnène : Benjamin de Tudèle, dans *Récits de voyage hébraïques au Moyen Âge*, traduction Joseph Shatzmiller, *Croisades et*

avoir perduré durant l'ensemble de son séjour dans la capitale, car c'est bien à pied qu'il devait rallier le palais impérial depuis son logement, au point « qu'on s'essoufflait à se rendre là-bas », assure-t-il⁴¹. Au regard de la documentation dont on dispose, c'est bien là un usage inhabituel ; dans d'autres cas, les ambassadeurs en titre usent bien de chevaux pour se rendre au Grand Palais, comme le dit de manière explicite le *Livre des cérémonies* lorsqu'il décrit l'arrivée des ambassadeurs de Tarse audit palais depuis le *chrysiôn*, nom du logement où ils résident⁴². Enfin, les brimades dont souffre l'ambassadeur ne cessent pas là sur ce plan de l'usage des équidés. Si l'on en croit toujours son témoignage, sa délégation put jouir, lors de son retour vers l'Occident, de chevaux pour le transport des membres de sa suite... quoiqu'en nombre insuffisant pour l'ensemble de leurs bagages⁴³. Bien plus, ces chevaux ne furent pas toujours à la disposition de l'envoyé d'Otton I^{er} car il indique qu'il a dû multiplier les moyens de déplacement en réalité, devant se résoudre à marcher ou à emprunter la voie maritime au sein même de l'empire, et, pire que tout, se déplacer à dos d'âne. Il emploie pour ce faire un néologisme, le verbe *asinare*, qui signe par lui-même le préjudice ressenti par l'évêque et représentant officiel d'un empereur qu'il est⁴⁴.

pèlerinages. Récits, chroniques et voyage en Terre sainte XII^e-XVI^e siècle, sous la direction de Danielle Régner-Bohler, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 1311.

⁴¹ *Relatio, op. cit.*, §1, trad. Bougard, p. 367.

⁴² Le 31 mai 946 : *De cerimoniis, op. cit.*, II, 15, p. 586, l. 11-12 (pour leur retour), mais voir p. 583 pour leur aller (sans mention explicite de cheval dans ce cas) ; *Livre des cérémonies, op. cit.*, t. III, p. 122-123 et 128-129. La réception fameuse d'un ambassadeur perse à Constantinople en 551, marquée par un réel confort d'accueil et décrite par Pierre le Patrice, passe aussi par la mise à disposition de montures impériales dès que l'émissaire en question sort du *dromon* qui accoste à Constantinople : *De cer.*, I, 89, p. 402 (= *Livre des cérémonies, op. cit.*, t. II, I, 98, p. 394-395). Notons, en outre, que le même chapitre précise que les trois portes du *Consistorium*, où se déroule l'accueil solennel du légat, sont ouvertes au cas où des chevaux figurent parmi les dons : *De cer.*, I, 89, p. 405 (= *Livre des cérémonies, op. cit.*, t. II, I, 98, p. 398-399) ; sur ces deux derniers aspects : cf. Ekaterina Nechaeva, *Embassies-Negotiations-Gifts, Systems of East Roman Diplomacy in Late Antiquity*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014, p. 37-38.

⁴³ *Relatio*, §57, trad. Bougard, *op. cit.*, p. 412-413.

⁴⁴ *Relatio*, §58, trad. Bougard, *op. cit.*, p. 414-415 ; Drocourt, « Les animaux comme cadeaux d'ambassade », art. cit., p. 77-78 avec les références bibliographiques. Voir aussi Jacques Voisenet, « L'animal chez Liudprand de Crémone, ambassadeur à Constantinople au X^e siècle », In : *L'homme et l'animal dans les sociétés méditerranéennes*, sous la direction de Marie-Claude Marandet, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2000, p. 261-270, ici p. 263-264 sur la place réelle et symbolique, dans le texte de la *legatio* de Liudprand, des chevaux lors de cette mission de 968.

Une fois de plus, si la chose est véridique, l'humiliation est grande à « chevaucher » un âne. Elle rappelle bien des cas de parjures, d'hérétiques ou d'usurpateurs qui ont échoué dans leur quête de pouvoir, et qui sont placés sur le dos d'un âne en public, quelquefois à l'envers, signe suprême de leur erreur et de leur déchéance⁴⁵. On est là dans l'exact opposé de ce qui a été décrit en première partie de cette étude : la parade, dans ce cas, est devenue infamante⁴⁶. Toutefois, pour en revenir à Liudprand, son humiliation n'est pas totale au regard des éléments relatifs aux chevaux dans son témoignage sur son ambassade de 968. Il le dit lui-même, même s'il le minimise : il a eu l'honneur de chevaucher au côté de l'empereur Nicéphore Phokas à l'occasion d'une sortie de chasse en dehors de la capitale. Même si là encore la rivalité entre les deux empires et la volonté de démontrer la supériorité des autorités byzantines furent grandes, selon ses dires, il n'en reste pas moins que cette chasse partagée peut être vue comme un insigne honneur⁴⁷.

Elle en rappelle d'autres, un peu plus tard, mais toujours dans le cadre des contacts entre Byzantins et Occidentaux durant le XII^e siècle des croisades. Le privilège de chevaucher côte à côte avec l'empereur est réservé aux souverains les plus puissants. Pour l'un, il s'agit de Conrad III, lors de son arrivée en présence de l'empereur Manuel I^{er}, dans le cadre de la seconde croisade – en tout cas dans le témoignage que donne Arnold de Lübeck, non sans avoir toutefois raillé l'obligation de proskynèse, et la manière avec laquelle Conrad s'en

⁴⁵ Cf. Ruth Mellinkof, « Riding backwards : Theme of Humiliations and Symbol of Evil », *Viator*, n° 4, 1973, p. 153-176 ; Paul Magdalino, « Tourner en dérision à Byzance », In : *La dérision au Moyen Âge. De la pratique sociale au rituel politique*, sous la direction d'Elizabeth Crouzet-Pavan et Jacques Verger, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, p. 55-72, ici p. 63-66.

⁴⁶ Léon de Synada, émissaire bien connu de Basile II auprès du pape à la toute fin du X^e siècle, le dit bien lorsqu'il décrit le supplice infligé à Jean Philagathos, ancien émissaire d'Otton III à Constantinople. Outre les sévices et mutilations physiques dont il souffrira, il prend part à une procession « sur un misérable âne qu'il tenait par la queue », étant couvert, sur sa tête d'une « peau de chèvre » : *The Correspondence of Leo, Metropolitan of Synada and Syncellus*, éd. et trad. Martha P. Vinson, Washington D.C., Dumbarton Oaks, 1985, Ep. 1, p. 2 ; Évelyne Patlagean, « Byzance et le blason pénal du corps », In : *Du châtement dans la cité. Supplices corporels et peine de mort dans le monde antique*, Rome, École française de Rome, 1984, p. 405-426, ici p. 414.

⁴⁷ *Relatio* § 37, trad. Bougard, *op. cit.*, p. 394-395 ; cf. Drocourt, « Les animaux comme cadeaux d'ambassade », art. cit., p. 82-83. Sur les pratiques de chasse du souverain à Byzance, voir désormais : Tristan Schmidt, *Politische Tierbildlichkeit in Byzanz Spätes 11. bis frühes 13 Jahrhundert*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2020, p. 196-238, ainsi que Vučetić, *Zusammenkünfte byzantinischer Kaiser mit fremdem Herrschern*, *op. cit.*, vol. I, p. 269-270.

était ouvertement soustrait⁴⁸. Lors d'une autre rencontre, ce n'est autre que le roi de Jérusalem en personne qui est concerné, lors de la fameuse présence du même Manuel I^{er} à Antioche, à la suite de son entrée triomphale dans la cité début 1159. Guillaume de Tyr, témoin oculaire, raconte la sortie de chasse commune entre le *basileus* et Baudoin III de Jérusalem, la chute puis blessure de ce dernier et les soins directement prodigués par Manuel lui-même, qui n'hésita pas à descendre de sa monture, mettre genou à terre et secourir le bras cassé du roi latin⁴⁹.

Il n'en demeure pas moins qu'à d'autres moments de l'histoire des relations entre Byzance et l'Occident chrétien, le cheval se retrouve au cœur des enjeux et des tensions du moment, victimes mêmes de celles-ci. Quelques exemples, pour finir, pourront nous en convaincre. Au printemps 867, dans le contexte particulièrement tendu entre les deux Rome, sur fond de schisme de Photius et de rivalités autour de la conversion des Bulgares au christianisme, le sort de trois éminents légats pontificaux est presque un cas d'école. Ils se rendent à Constantinople, après leur passage en terres bulgares, mais le *Liber pontificalis* relate qu'arrivés à la frontière entre Bulgarie et Empire, ils furent contraints de stopper leur avancée par un garde frontière. Ce dernier ne leur accorda nullement le droit d'aller plus loin, les fit attendre pendant quarante jours, les « insulta copieusement » et, surtout, « frappa la tête de leurs chevaux (*equorum in quibus sedebant capita percuteret*) »⁵⁰. Ce dernier acte est très symptomatique, tant par le refus en soi de faire pénétrer une délégation pontificale indésirable que de la manière dont ce rejet fut marqué. Il faut imaginer les conséquences du geste du garde frontière qui frappe sur la tête desdits chevaux, et ces derniers qui, sans doute, se cabrent et risquent de faire chuter leurs cavaliers. On dispose là d'un bel exemple d'atteinte sur un « intermédiaire », dans le cadre de contacts diplomatiques, et non sur les acteurs premiers et directs que sont les émissaires officiels. Preuve aussi d'ailleurs qu'une immunité existe réellement pour les légats, qui ne sont pas atteints directement, mais qui

⁴⁸ Arnold de Lübeck, *Chronica slavorum*, *op. cit.*, I, 10, p. 25-26, qui qualifie les deux souverains de *reges*, passage cité et analysé par Gerd Althoff, *Spielregeln der Politik im Mittelalter : Kommunikation in Frieden und Fehde*, Darmstadt, 1997, p. 301-302 ; voir Anca, *Herrschaftliche Repräsentation*, *op. cit.*, p. 84-85.

⁴⁹ Willelmus Tyrensis, *Chronicon*, éd. R.B.C. Huygens (CCCM, 63 et 63A), 2 vols, Turnhout, 1986, XVIII, 25, p. 848 ; voir aussi ce qu'en dit J. Kinnamos, *op. cit.*, p. 190 ; sur les compétences médicales de Manuel I^{er} : cf. Anca, *Herrschaftliche Repräsentation*, *op. cit.*, p. 116-118 ; Carrier, *L'autre chrétien*, *op. cit.*, p. 142.

⁵⁰ *Liber pontificalis*, éd. Louis Duchesne, Paris, 1955, II, p. 165 ; traduction française de M. Aubrun, *Le livre des papes*, Turnhout, Brepols, 2007, p. 261.

sont, de fait, maltraités ici par ce genre d'intimidations physiques où le cheval joue les premiers rôles⁵¹.

Il est du reste difficile de ne pas avoir cet événement en tête lorsque l'on connaît la suite des relations entre Byzance et Rome, particulièrement quand, deux ans plus tard, elles s'améliorent. Le même *Liber pontificalis* est riche d'informations en ce sens. La délégation pontificale qui vient rencontrer Basile I^{er}, en septembre 869, et participer au concile qui se tiendra dans les mois suivants à Constantinople, est accueillie avec faste à la cour impériale. Les honneurs qu'on lui rend se manifestent dès le chemin terrestre entre Thessalonique et la capitale impériale. Parmi ces éléments honorifiques, la brillante escorte de 40 chevaux des écuries impériales entre Sélymbria et la capitale ne saurait être tenue sous silence⁵². Ils constituent un contre-pied à l'attitude insolente du printemps 867, choix politique et diplomatique de l'empereur précédent, Michel III. Aux chevaux sévèrement attaqués répondent au contraire des chevaux de parade. Aux quarante jours d'attente et d'humiliation sur les confins frontaliers s'opposent les quarante chevaux qui escortent la délégation jusque dans la capitale. L'inversion est sans doute d'autant plus significative aux yeux des légats pontificaux que sur les trois qui sont nommément cités par les sources en 869, deux relevaient de la délégation arrêtée à la frontière bulgaro-byzantine moins de deux ans plus tôt : le diacre Marin (futur pape Marin I^{er}), et l'évêque Donat d'Ostie⁵³. Tout deux, ainsi que le troisième légat – l'évêque Etienne de Nepi, entrent dans Constantinople juchés sur des chevaux offerts par le *basileus* et dotés chacun d'une selle en or⁵⁴.

Un degré d'humiliation et d'atteinte supplémentaire est sans doute franchi lorsque le cheval diplomatique est plus que frappé, mais qu'il meurt après

⁵¹ Nicolas Drocourt, « L'ambassadeur maltraité. Autour de quelques cas de non-respect de l'immunité diplomatique entre Byzance et ses voisins (VII^e-XI^e s.) », In : *Les relations diplomatiques au Moyen Âge : sources, pratiques, enjeux. Actes du XLI^e Congrès de la SHMESP*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, p. 87-98, où le lien est établi entre immunité et droit des gens (*ius gentium*). Voir aussi, pour le contexte, Ewald Kislinger, « Eildiplomatie in der photianischen Kontroverse? Zur Datierung von Kaiserregest 474 sowie blockierten und wieder nutzbaren Verkehrswegen », *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, n° 62, 2012, p. 19-27.

⁵² *Liber pontificalis*, *op. cit.*, II, p. 180.

⁵³ Sur ces deux délégations, voir aussi : Nerlich, *Diplomatische Gesandtschaften*, *op. cit.*, p. 200-204, et p. 280, 282 ; Liliana Simeonova, *Diplomacy of the Letter and the Cross. Photius, Bulgaria and the Papacy, 860s-880s*, Amsterdam, A.M. Hakkert, 1998, p. 189-191, et 262 et s. avec références à d'autres sources.

⁵⁴ *Liber pontificalis*, *op. cit.*, II, p. 180.

coups et blessures⁵⁵. Je n'ai relevé qu'un seul cas en ce sens, sans doute significatif... du moins des tensions de nouveau entre acteurs du jeu diplomatique. Il relève des contacts entre conquérants normands d'Italie du Sud et Byzantins. Les premiers viennent de s'emparer de Melfi, et Geoffroy Malaterra explique que les seconds leur envoyèrent un ambassadeur (*legatus*) leur demandant de quitter cette place s'ils ne voulaient pas risquer l'affrontement avec l'armée byzantine. Malaterra précise que l'ambassadeur « montait un cheval magnifique » (*pulcherrimus equus*), et c'est lui qui fut la cible d'un Normand « surnommé Tubeuf » qui « se mit à flatter le cheval de la main ». Geste difficile à saisir de prime abord, mais geste de diversion en quelque sorte, car ensuite le Normand « frappa de son poing nu le cheval sur la nuque et l'abattit d'un seul coup, comme mort »⁵⁶. L'ambassadeur fut projeté au sol, mais ne souffrit d'aucun mal sinon de celui de la peur, avant que les Normands le relèvent et précipitent son cheval « jusqu'à un gouffre »... Et l'ambassadeur, juché « sur un meilleur cheval » encore par les Normands, de rapporter la réponse de ce dernier dans son camp, signifiant que les Normands étaient désormais prêts à se battre. Là encore, un récit qui témoigne d'une manière de surenchère entre deux camps qui, sans renoncer à l'échange diplomatique, se préparent à l'affrontement. Celui-ci débute déjà de manière symbolique avec le traitement réservé au cheval de l'ambassadeur « grec ». Comme l'a bien noté la récente éditrice et traductrice française de ce texte, Marie-Agnès Lucas-Avenel, le coup de poing du Normand est aussi là pour signifier par extension la force « emblématique (...) des Normands »⁵⁷.

Conclusion

Souverains et émissaires diplomatiques qui circulent entre Byzance et l'Occident chrétien mettent beaucoup de leur dignité, de leur statut et de leur fonction dans l'usage qu'ils font, ou donnent à voir, de leur cheval. Par ce

⁵⁵ Il n'est pas question ici des chevaux qui meurent de fatigue ou d'épuisement après leur déplacement d'une cour à l'autre, mort « naturelle » qui n'est jamais mentionnée, à ma connaissance, durant la période médio-byzantine.

⁵⁶ Je reprends ici la récente traduction de Geoffroi Malaterra, *Histoire du Grand Comte Roger et de son frère Robert Guiscard*, vol. I – Livres I et II, éd. et trad. Marie-Agnès Lucas-Avenel, Caen, 2016, I, 9, p. 158-159, et commentaire de ce passage p. 34 et 66. L'ambassade se déroule peu de temps avant la bataille de l'Olivento, en mars 1041.

⁵⁷ Malaterra, *Histoire*, op. cit., p. 159, avec deux références complémentaires des *Scriptores historiae Augustae* qui mettent en scène des situations ou des remarques proches de celle qui nous occupe.

dernier, on montre ou démontre sa supériorité. Dans le cadre de la représentation diplomatique, cela confirme combien cette activité est un autre moyen de poursuivre ou prolonger les conflits ; on doit parler d'un authentique *bellum diplomaticum* où gestes, attitudes des ambassadeurs, tout comme des « objets » au sens large dont ils s'entourent, jouent un rôle majeur.

Cela va jusqu'à des formes d'arrogance même, de superbe – presque au sens latin du terme. À l'inverse, l'humilité est aussi une attitude des acteurs diplomatiques qui passe par les équidés. On le voit bien dans le cas de Nicolas Mesaritès en 1214 : son choix de refuser le cheval blanc richement harnaché pour préférer l'habituelle monture, dit-il, que sont mules et mulets est aussi une manière de contrer l'arrogance latine et de souligner sa propre humilité⁵⁸. On passe aussi facilement de l'humilité à l'humiliation, dans certains cas du moins, qui rappelle que si un *ius gentium* protège ambassades et ambassadeurs, il n'empêche pas des formes d'intimidations et de pressions qui s'exercent jusqu'aux montures des ambassadeurs. Enfin, comme pour d'autres aspects de l'histoire de la diplomatie médiévale, il faut veiller à la mise en récit de tels faits. Au-delà des logiques de surenchère entre deux partenaires qui se rencontrent à distance, les textes dont nous disposons sont emplis d'exagérations manifestes, de contre-vérités, voire d'histoires falsifiées...comme en témoigne un ultime exemple.

En 1189, dans le cadre de la troisième croisade qui avance dans les Balkans, Frédéric I^{er} Barberousse envoie une délégation auprès d'Isaac II. Elle est conduite par de brillants légats et proches de l'empereur, notamment l'évêque de Münster. Elle n'essuie que déconvenues sur déconvenues à Constantinople, si l'on en croit Ansbert : des insultes et même des vols dont sont victimes les émissaires caractérisent leur séjour. Le contexte est à la suspicion, donc à la tension, entre Latins et Grecs. Ces derniers voient arriver d'un mauvais œil une nouvelle croisade qu'ils ne comprennent guère, d'autant qu'Isaac II a réussi à s'entendre avec l'homme fort en Orient, Saladin. Comble des infortunes des ambassadeurs latins : les meilleurs de leurs chevaux ont été confisqués pour en faire don à des ambassadeurs du souverain kurde, présents eux aussi au même moment à Constantinople⁵⁹. Mais il semblerait que cet aspect

⁵⁸ Encore que mules et mulets acquièrent aussi une valeur positive dans l'usage qu'en font les papes en Occident à la fin du Moyen Âge : Paravicini Bagliani, *Le Bestiaire du pape*, p. 83-84.

⁵⁹ [Ansbert] *Historia de expeditione Friderici imperatoris*, éd. Anton-Hermann Chroust, *Quellen zur Geschichte des Kreuzzugs Kaiser Friedrich I*, MGH, SsRG, Nova Series, V, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1928, p. 47-49 ; Drocourt, *Diplomatie sur le Bosphore*, *op. cit.*, p. 661-662, avec les références.

du séjour ait été inventé, ou, a minima, exagéré par Ansbert, comme tend à le démontrer l'historiographie récente⁶⁰. Tel qu'il est écrit par le chroniqueur latin, ce passage ne vise qu'à déprécier davantage des Byzantins, accusés de collusion d'intérêts avec les ennemis des Latins, les infidèles ! Vraie ou fausse, exagérée ou non, une telle complicité qui passe par les chevaux est bien révélatrice, en dernière analyse, de la place des chevaux dans les rencontres diplomatiques d'une part – tant dans la fonction de montures pour se déplacer que comme dons officiels – et de la portée géopolitique considérable que l'on fait de leur usage ... ou du récit qu'on en donne !

⁶⁰ Savvas Neocleous, « Byzantine-Muslim Conspiracies against the Crusades: History and Myth », *Journal of Medieval History*, n° 36, 2010, p. 253-274, ici p. 267-268 ; Jonathan Harris, « Collusion with the Infidel as a Pretext for Western Military Action Against Byzantium », In : *Languages of Love and Hate. Conflict, Communication and Identity in the Medieval Mediterranean*, sous la direction de Sarah Lambert et Helen Nicholson, Turnhout, Brepols 2012, p. 99-117, ici p. 109-111.

ANTIQUITAS • BYZANTIUM • RENASCENTIA

Collection sous la direction de
Zoltán Farkas – László Horváth – Tamás Mészáros

ISSN: 2064-2369

I: Szepessy Tibor: *Bevezetés az ógörög verstanba*. Szerkesztette: Mayer Gyula. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2013. ISBN: 978-615-5371-10-3. 266 p.

II: Kapitánffy István – Szepessy Tibor (szerk.): *Bevezetés az ógörög irodalom történetébe*. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2013. ISBN: 978-615-5371-08-0. 276 p.

III: Tóth Iván: *Alexandros Homérosa. Arrhianos-tanulmányok*. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2013. ISBN: 978-615-5371-03-5. 208 p.

IV: *Bollók János összegyűjtött tanulmányai. Philologia Nostra*. Szerkesztette: Mészáros Tamás. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2013. ISBN: 978-615-5371-00-4. 516 p.

V: Erika Juhász (Hrsg.): *Byzanz und das Abendland: Begegnungen zwischen Ost und West*. Eötvös-József-Collegium ELTE, Budapest, 2013. ISBN: 978-615-5371-15-8. 375 p.

VI: Achilleus Tatios: *Leukippé és Kleitophón története*. Fordította: Szepessy Tibor. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2014. ISBN: 978-615-5371-27-1. 151 p.

VII: Szepessy Tibor (szerk.): *Római költők antológiája*. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2014. ISBN: 978-615-5371-25-7. 575 p.

VIII: Maywald József – Vayer Lajos – Mészáros Ede: *Görög nyelvtan*. Szerkesztette: Mayer Gyula. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2014. ISBN: 978-615-5371-31-8. 333 p.

IX: Jacqueline de Romilly – Monique Trédé: *Az ógörög nyelv szelleme*. Fordította: Vargyas Brigitta. Szerkesztette: Horváth László. TypoteX Kiadó, Budapest, 2014. ISBN: 978-963-2793-95-5. 135 p.

X: László Horváth (Hrsg.): *Investigatio Fontium. Griechische und lateinische Quellen mit Erläuterungen. Beiträge der Tagung Klassisches Altertum – Byzanz – Humanismus der XI. Ungarischen Konferenz für Altertumswissenschaft.* Eötvös-József-Collegium ELTE, Budapest, 2014. ISBN: 978-615-5371-33-2. 281 p.

XI: Horváth László: *Az új Hypereidés. Szövegkiadás, tanulmányok és magyarázatok.* TypoteX, Budapest, 2015. ISBN: 978-963-2798-18-9. 301 p.

XII: Erika Juhász (Hrsg.): *Byzanz und das Abendland II. Studia Byzantino-Occidentalia.* Eötvös-József-Collegium ELTE, Budapest, 2014. ISBN: 978-615-5371-36-3. 257 p.

XIII: János Nagyillés – Attila Hajdú – Gergő Gellérfi – Anne Horn Baroodly – Sam Baroodly (eds.): *Sapiens Ubique Civis. Proceedings of the International Conference on Classical Studies (Szeged, Hungary, 2013).* ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2015. ISBN: 978-615-5371-40-0. 424 p.

XIV: Zsuzsanna Ötvös: „Janus Pannonius’s Vocabularium”. *The Complex Analysis of the Ms. ÖNB Suppl. Gr. 45.* ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2015. ISBN: 978-615-5371-41-7. 354 p.

XV: Erika Juhász (Hrsg.): *Byzanz und das Abendland III. Studia Byzantino-Occidentalia.* Eötvös-József-Collegium ELTE, Budapest, 2015. ISBN: 978-615-5371-44-8. 300 p.

XVI: Emese Egedi-Kovács (éd.): *Byzance et l’Occident II. Tradition, transmission, traduction.* Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2015. ISBN: 978-615-5371-46-2. 236 p.

XVII: Ágnes Ludmann (ed.): *Mare nostrum. Studia Iberica, Italica, Graeca. Atti del convegno internazionale Byzanz und das Abendland – Byzance et l’Occident III (24-25 novembre 2014).* ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2015. ISBN: 978-615-5371-45-5. 186 p.

XVIII: Balázs Sára (Hrsg.): *Quelle und Deutung II. Beiträge der Tagung Quelle und Deutung II am 26. November 2014. (EC Beiträge zur Erforschung deutschsprachiger Handschrift en des Mittelalters und der Frühen Neuzeit, I.II).* Eötvös-József-Collegium ELTE, Budapest, 2015. [ISSN: 2064-969X]. ISBN: 978-615-5371-47-9. 159 p.

XIX: Dión Chrysostomos: *Tróját nem vették be és más írások*. Fordította, előszóval és magyarázatokkal ellátta: Szepessy Tibor. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2016. ISBN: 978-615-5371-55-4. 172 p.

XX: Balázs Sára (Hrsg.): *Drei deutschsprachige Handschrift en des Opusculum tripartitum des Johannes Gerson. Synoptische Ausgabe der Fassungen in den Codices StB Melk, Cod. 235, StB Melk, Cod. 570 und Innsbruck, ULB Tirol, Serv. I b 3. (Quelle und Deutung, ECBeiträge zur Erforschung deutschsprachiger Handschrift en des Mittelalters und der Frühen Neuzeit, Bd. II.I.)*. Eötvös-József-Collegium ELTE, Budapest, 2016. [ISSN: 2064-969X]. ISBN: 978-615-5371-66-0. 331 p.

XXI: Erika Juhász (Hrsg.): *Byzanz und das Abendland IV. Studia Byzantino-Occidentalia*. ELTE Eötvös-József-Collegium, Budapest, 2016. ISBN: 978-615-5371-68-4. 271 p.

XXII: Emese Egedi-Kovács (éd.): *Byzance et l'Occident III. Écrits et manuscrits*. Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2016. ISBN: 978-615-5371-63-9. 333 p.

XXIII: Ágnes Ludmann (ed.): *Italia Nostra. Studi fi logici italo-ungheresi*. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2016. ISBN: 978-615-5371-65-3. 275 p.

XXIV: Balázs Sára (Hrsg.): *Quelle und Deutung III. Beiträge der Tagung Quelle und Deutung III am 25. November 2015. (EC-Beiträge zur Erforschung deutschsprachiger Handschrift en des Mittelalters und der Frühen Neuzeit, Bd. I.III.)*. ELTE Eötvös-József-Collegium, Budapest, 2016. [ISSN: 2064-969X]. ISBN: 978-615-5371-67-7. 202 p.

XXV: Dora E. Solti (ed.): *Studia Hellenica*. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2016. ISBN: 978-615-5371-69-1. 132 p.

XXVI: Mészáros Tamás (szerk.): *Klasszikus ókor, Bizánc, humanizmus. A XII. Magyar Ókortudományi Konferencia előadásaiból*. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2017. ISBN: 978-615-5371-77-6. 189 p.

XXVII: Horváth László: *Középfaladó ógörög nyelvkönyv. Periergopenés – Szegény gyötrődő tanuló I*. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2017. ISBN: 978-615-5371-75-2. 339 p.

XXVIII: Farkas Zoltán – Horváth László – Mayer Gyula: *Kezdő és haladó ógörög nyelvkönyv. Periergopenés – Szegény gyötrődő tanuló II.* ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2017. ISBN: 978-615-5371-83-7. 442 p.

XXIX: *Kapitánffy István válogatott tanulmányai. Philologia Nostra II.* Szerkesztette: Farkas Zoltán és Mészáros Tamás. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2017. ISBN: 978-615-5371-78-3. 512 p.

XXX: László Horváth – Erika Juhász (Hrsg.): *Investigatio Fontium II. Griechische und lateinische Quellen mit Erläuterungen.* Eötvös-József-Collegium ELTE, Budapest, 2017. ISBN: 978-615-5371-76-9. 262 p.

XXXI: *Philostratos: A szofisták életrajzai.* Fordította és szerkesztette: Szepessy Tibor. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2018. ISBN: 978-615-5371-86-8. 198 p.

XXXII: Erika Juhász (Hrsg.): *Byzanz und das Abendland V. Studia Byzantino-Occidentalia.* ELTE Eötvös-József-Collegium, Budapest, 2018. ISBN: 978-615-5371-91-2. 187 p.

XXXIII: Balázs Sára (Hrsg.): *Quelle und Deutung IV. Beiträge der Tagung Quelle und Deutung IV am 23. November 2016. (EC-Beiträge zur Erforschung deutschsprachiger Handschrift en des Mittelalters und der Frühen Neuzeit, Bd. I.IV.)*. ELTE Eötvös-József-Collegium, Budapest, 2018. [ISSN: 2064-969X]. ISBN: 978-615-5371-90-5. 243 p.

XXXIV: Emese Egedi-Kovács (éd.): *Byzance et l'Occident IV. Permanence et migration.* Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2018. ISBN: 978-615-5371-63-9. 280 p.

XXXV: Gellérfi Gergő: *Allúziós technika és műfaji hatások Iuvenalis szatíráiban.* ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2018. ISBN: 978-615-5371-95-0. 276 p.

XXXVI: Horváth Endre *válogatott tanulmányai. Studia Hellenica II.* Szerkesztette: Horváth László – Nakos Konstantinos – Solti Dóra. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2018. ISBN: 978-615-5897-07-8. 359 p.

XXXVII: Horváth László: *Az Öreg lovag.* ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2018. ISBN: 978-615-5897-13-9. 266 p.

XXXVIII: Erika Juhász (Hrsg.): *Byzanz und das Abendland VI. Studia Byzantino-Occidentalia*. ELTE Eötvös-József-Collegium, Budapest, 2019. ISBN: 978-615-5897-24-5. 278 p.

XXXIX: Balázs Sára (Hrsg.): *Quelle und Deutung V. Beiträge der Tagung Quelle und Deutung V am 19. April 2018. (EC-Beiträge zur Erforschung deutschsprachiger Handschrift en des Mittelalters und der Frühen Neuzeit, Bd. I.V)*. ELTE Eötvös-József-Collegium, Budapest, 2019. [ISSN: 2064-969X]. ISBN: 978-615-5897-28-3. 227 p.

XL: Emese Egedi-Kovács (éd.): *Byzance et l'Occident V. Ianua Europae*. Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2019. ISBN: 978-615-5897-29-0. 230 p.

XLI: Alszászy Judit – Lina Basoucou – Solti Dóra: *Üjgörög nyelvtan és gyakorlókönyv. Studia Hellenica III. Periergopenés – Szegény gyötrődő tanuló III*. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2021. ISBN: 978-615-5897-34-4. 462 p.

XLII: Erika Juhász (Hrsg.): *Byzanz und das Abendland VII. Studia Byzantino Occidentalia*. ELTE Eötvös-József-Collegium, Budapest, 2021. ISBN: 978-615-5897-43-6. 404 p.

XLIII: Christine Ferlampin-Acher – Fabienne Pomel – Emese Egedi-Kovács (éds.): *Par le non conuist an l'ome. Études d'onomastique littéraire médiévale*. Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2021. ISBN: 978-615-5897-45-0. 448 p.

XLIV: *Sapiens ubique civis*. 1 (2020) Edited by: János Nagyillés, Gergő Gellérfi, Attila Hajdú, Tamás Jászay. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2021. ISSN 2732-317X. 196 p.

XLV: Emese Egedi-Kovács (éd.): *Byzance et l'Occident VI. Vestigia philologica*. Collège Eötvös József ELTE, Budapest, 2021. ISBN: 978-615-5897-46-7. 247 p.

XLVI: *Sapiens ubique civis*. 2 (2021) Edited by: János Nagyillés, Gergő Gellérfi, Attila Hajdú, Tamás Jászay. ELTE Eötvös József Collegium, Budapest, 2021. ISSN 2732-317X. 224 p.